

*Il tourna machinalement la tête et considéra son
visiteur.....*

(p. 4216).

C. I.

LIVRAISON 533.

La jeune femme ne paraissait éprouver aucune douleur physique mais semblait avoir quelque peine à reprendre entièrement connaissance, ce que la faiblesse causée par le manque de toute nourriture durant plusieurs jours suffisait à expliquer.

Néanmoins, après quelques instants, elle porta les mains à ses yeux et se mit à se frotter machinalement les paupières.

Enfin, s'appuyant sur son coude replié, elle se redressa un peu et promena autour d'elle un regard étonné.

Ce fut alors seulement qu'elle aperçut celui qui avait combiné cette étrange mise en scène....

Un instant elle le considéra d'un air éberlué et murmura :

— Monsieur Baharoff !

— Oui, c'est moi, chère Margaret ! répondit le financier en s'approchant. Comment vous sentez-vous ?

— Où sommes-nous ? insista Lady Margaret. Où est mon mari ?

— Je ne sais pas ! dit le banquier. Voulez-vous que je vous aide à vous lever ?

— Oui, répondit la jeune femme en se redressant un peu plus. Mais quel étrange endroit !... Où sommes-nous donc ?

Sans répondre encore, le financier la prit dans ses bras, la souleva sans trop de peine et la déposa dans un fauteuil.

A partir de ce moment, Lady Margaret retrouva assez rapidement la pleine possession de ses sens, mais en même temps, une expression d'horreur se peignit sur son visage.....

Soudain, elle poussa un cri terrible, ferma les yeux et se renversa en arrière sur le dossier du fauteuil.

Elle venait seulement de s'apercevoir que la couche sur laquelle elle s'était éveillée n'était autre chose qu'un

cercueil ouvert et que toute la pièce où elle se trouvait était une chapelle ardente !

— Remettez-vous, chère Margaret ! fit le banquier d'un ton affectueux. Vous êtes tout-à-fait hors de danger maintenant... Buvez un peu de ceci...

Et en même temps il lui présenta un verre où il avait rapidement versé un cordial énergique.

Lady Margaret absorba le liquide d'un seul trait et laissa échapper un grand soupir.

— Que signifie tout ceci ? demanda-t-elle alors d'un air presque courroucé. Il me semble presque que j'assiste à mes propres funérailles !

— Hélas ! fit hypocritement Baharoff.

— Comment, hélas ?... Je ne suis pas morte je suppose ?

— Non, Margaret !... Vous n'êtes pas morte en ce moment !

La jeune femme lui jeta un regard affolé.

— Pas en ce moment ?... Que voulez-vous dire par là ?.....

— Je veux dire, répondit le baron d'un ton qui glaça le sang dans les veines de Lady Margaret, que vous étiez morte il n'y a pas plus demi-heure...

— Il me semble que je deviens folle ! s'exclama la malheureuse au comble de l'effroi. Expliquez-vous clairement, monsieur Baharoff, je vous en supplie !

— Je m'explique clairement Margaret, dit alors le financier avec un calme terrifiant. Vous n'ignorez pas que je vous aime à la folie... Et comme, malgré tous mes efforts, je n'ai pu vous avoir vivante, j'ai résolu de vous avoir morte et je vous ai tuée !.....

Les yeux hagards, les pupilles dilatées, la respiration haletante, Margaret fixa un instant sur l'étrange personnage un regard où apparaissait comme une lueur de démence.

Puis de toutes ses forces, comme si son dernier espoir résidait dans ce cri, elle poussa une clameur éperdue qui résonna avec une amplitude formidable sous les voûtes du souterrain.

— Au secours ! hurla-t-elle en se levant d'un bond, Steening ! A moi !.....

Au même instant, comme par un étrange caprice du hasard, une de ces antiques pendules anglaises, dont le son lugubre ressemble à un glas, sonna cinq coups profonds et funèbres comme un chant de mort.

Cela fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase...

La pauvre femme se laissa retomber dans le fond de son fauteuil, en proie à une crise de nerfs et se mit à sangloter éperdument.

Très calme le baron Baharoff tira sa montre et constata qu'en effet, il était déjà cinq heures du matin.

— Je n'aurais pas cru qu'il fut si tard ! se dit-il. Ne laissons pas traîner les choses en longueur.....

Et s'approchant de Margaret, il se mit à la caresser doucement, tout en lui prodiguant de tendres paroles.

Trop faible pour résister, elle le laissa faire et peu à peu se calma.

— Monsieur Baharoff ! implora-t-elle d'une voix tremblante. Dites-moi la vérité... Où sommes-nous ici et pourquoi tout ce funèbre appareil ?

— Nous sommes ici à trente pieds sous terre. répondit alors le financier d'une voix incisive et ce funèbre appareil n'est que le décor qui convient au tombeau d'une personne de votre rang.....

— Mais pourquoi persistez-vous à me parler de mort et de tombeau Monsieur Baharoff ?... Où donc est mon mari ?

— Lord Steening s'est retiré dans son manoir d'Ecosse pour y pleurer dans la solitude la mort de son épouse ! fit le banquier, sans pitié.

— Mais alors ! s'exclama Lady Margaret. Est-ce que l'on a cru que j'étais réellement morte ?

— Ne vous ai-je pas dit, ma chère Margaret que c'est moi qui vous ai tuée ?... Vous avez été morte au point d'avoir été ensevelie durant trois jours entiers dans le cimetière de Kingston... C'est moi qui vous ai fait exhumer, c'est moi qui vous ai rendu la vie et, par conséquent, votre vie m'appartient désormais, comprenez-vous chère Margaret !... Vous serez.....

— Laissez-moi ! s'écria la jeune femme en le repoussant de toutes ses forces. Laissez-moi !... Je veux m'en aller d'ici !

— Non ! répliqua durement le financier. Vous ne partirez pas !... Vous êtes à ma merci maintenant et je vous garde... Est-ce que vous vous figurez que j'ai risqué les travaux forcés pour le seul plaisir de vous faire une farce ?

— Oh ! ciel, s'exclama Lady Margaret avec un accent d'indignation impossible à rendre. Quel espèce d'homme êtes-vous donc ?

Alors, le financier lui mit les deux mains sur les épaules, la regardant fixement dans le blanc des yeux comme s'il voulait l'hypnotiser et, d'une voix concentrée mais terrible dans sa sincérité presque féroce, il déclara :

— Je suis l'espèce d'homme qui est capable de vous aimer comme vous méritez d'être aimée Margaret..... Je suis l'espèce d'homme qui mérite votre amour, car pour vous avoir, j'ai commis un acte qui pourrait me faire aller à Dartmoor (1) pour le restant de ma vie. Comprenez-vous ? Croyez-vous qu'il existe un autre homme parmi tous ceux que vous connaissez qui aurait fait une telle chose pour vous avoir ?... Je veux bien admettre que Lord

(1) La prison où l'on enferme les criminels, condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Steening, votre époux, aurait, sans hésiter, fait le sacrifice de sa vie, mais il n'aurait pas fait le sacrifice de son honneur ni de sa liberté..... Et moi, j'ai fait cela, Margaret !

Haletante, la jeune femme l'avait écouté jusqu'au bout sans l'interrompre.....

Elle le regardait avec une expression d'horreur..... Une horreur à laquelle semblait se mêler un peu d'admiration.....

— Je vous en prie !... Laissez-moi partir ! gémit-elle quand il eût fini de parler.

— Vous laisser partir ! éjacula le financier entre ses dents serrées. Par Jupiter !... Plutôt que de vous laisser partir je mettrais le feu à cette maison et je périrai avec vous dans les flammes !

— Pitié !... Ayez pitié ! implora la jeune femme d'une voix mourante.....

— J'ai autant besoin de votre pitié que vous de la mienne, Margaret ! fit le banquier d'un ton solennel. Vous m'avez fait souffrir cent fois plus que vous ne souffrez en ce moment.....

— Je ne souffre pas, Monsieur ! protesta Lady Marchmont avec un étrange sourire. Je suis étonnée...

Alors, très humblement, sans aucune affectation théâtrale, l'étrange personnage mit un genou en terre et, presque timidement il prit entre ses mains la main de la jeune femme.....

— Margaret ! supplia-t-il. Acceptez mon amour..... Je crois avoir mérité le vôtre.....

— Vous avez tout au moins mérité une position plus confortable que celle que vous occupez en ce moment..... Asseyez-vous, je vous en prie ! répliqua Lady Marchmont, avec cet humour instinctif qui est inné dans le caractère des Anglais et qui souvent se fait jour dans les plus tragiques circonstances.

Le financier se releva tout souriant.....
Il sentait qu'il avait gagné la partie.....

*
**

Ce qui se passa encore cette nuit-là, où plutôt ce matin-là, entre Lady Margaret Marchmont et Baharoff, il serait ma foi, bien indiscret de le dire.....

Toujours est-il que quatre jours plus tard, un superbe yacht, le « Prince of Wales », quittait le port de Coves pour une destination inconnue... Inconnue même de Lady Margaret et de Baharoff, qui n'étaient pas encore bien fixés sur le lieu où ils iraient cacher leur amour et qui, pour l'instant, pensaient seulement à s'en aller bien loin de l'Angleterre.....

A tout hasard, le « Prince of Wales » se dirigeait vers le Sud, vers les pays de lumière et de soleil....

Quelques semaines plus tard, les deux amants s'installaient dans l'île de Samoa, qui passe pour être le coin le plus délicieux de la terre.

Durant quelques temps, ils y vécurent parfaitement heureux, mais Lady Margaret ne devait plus jamais en revenir.....

Au cours de la troisième année de son séjour dans l'île, la jeune femme contracta une fièvre maligne dont elle mourut en moins d'une semaine.

Baharoff en conçut un tel chagrin qu'il dût s'aliter gravement malade à son tour.

Deux mois après, il pût de nouveau se lever, sa vie étant considérée comme sauve, mais il n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été auparavant.

Ne pouvant plus supporter la vue des lieux où il avait abrité le seul grand amour de sa vie il s'embarqua

pour l'Europe, où il s'était jeté, à corps perdu, dans le travail pour oublier....

Pourquoi cette nuit-là, le spectre de son amour revenait-il ainsi hanter le banquier ?... Pourquoi après l'évocation de son premier crime d'où étaient sorties, pour lui, trois ans de bonheur sans nuage, les autres fantômes de sa vie défilaient-ils devant sa mémoire exacerbée... ?

Une sueur froide coulait sur son front et sur sa nuque ; des frissons le secouaient ; sa tête, dans un mouvement de balancier, se secoua de droite à gauche, de gauche à droite, puis il poussa un cri d'angoisse et sa tête retomba sur la table, sur ses bras étendus en croix...

Il s'était évanoui.....

CHAPITRE DXXII

ENFIN LIBRE.....

Le Président de la République avait reçu le recours en grâce de Dreyfus, accompagné du rapport d'usage et d'un bulletin médical.

Il appela aussitôt auprès de lui le général Galliffet, ministre de la Guerre et le ministre de l'Intérieur.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'accorde cette grâce ? leur demanda-t-il.

Pour la forme, le ministre de la Guerre émit quelques objections ; mais elles furent rapidement levées et le Président se hâta de signer le document.

— Espérons que nous en aurons fini avec cette affaire ! dit le général.

— Je ne le crois pas, dit le ministre de l'Intérieur. Dreyfus, d'après les rapports que j'ai reçus, refusait de signer cette demande. Il veut être réhabilité..... En le rendant à la liberté, nous lui rendons toutes les possibilités d'action dont il a besoin pour une nouvelle révision. Je me propose de le surveiller.

— Evidemment !.... dit le président. Mais que voulez-vous faire ? Cet homme a assez souffert ; il est malade et ce serait de la cruauté que de le garder en prison...

Mathieu, qui était revenu à Paris apporter le recours en grâce signé par son frère, repartit pour Rennes dès qu'il eut reçu la grâce des mains de M^e Labori.

Il trouva sa belle-sœur, encore toute fiévreuse de l'attente angoissante qu'elle avait vécu ces derniers jours. Dès que Mathieu lui eut appris l'heureuse nouvelle, elle se rendit aussitôt à la prison.

Toute tremblante d'émotion, elle pénétra dans la cellule et tendit les bras à son mari.

— Mon bien-aimé, enfin, tu es libre.

Elle se blottit contre son épaule et sourit en essuyant ses larmes.

— Maintenant, tout ira bien, Alfred ; rien ne nous séparera plus, murmura-t-elle ; notre bonheur sera complet.....

Il caressa ses joues encore tout humides des larmes qu'elle avait versées et l'embrassa :

— C'est pour toi et pour les enfants que je l'ai fait, Lucie... C'est pour vous seuls que je tiens encore à la vie.

— Je t'en remercierai éternellement.....

Silencieux, Alfred et Lucie restèrent un long mo-

ment enlacés ; ils entendaient leurs cœurs battre et ils s'accrochaient l'un à l'autre, comme pour se défendre contre un danger menaçant.....

Enfin, Lucie se détacha lentement de l'étreinte des bras de son mari et, en l'embrassant doucement, elle murmura :

— Quand nous serons chez nous, mon amour, tu oublieras tout... tu retrouveras la paix.....

— La paix ! murmura-t-il en pressant les fines mains de sa femme entre les siennes, la paix ! comme je la désire.....

— Tu la trouveras, mon chéri... et nous parviendrons aussi à te faire rendre justice, je te le jure.....

— Oh ! si je pouvais avoir confiance, Lucie, dit-il en souriant amèrement ; je voudrais avoir la foi comme toi.

Elle ne répondit pas ; mais elle se serra de nouveau contre lui ; elle l'embrassa passionnément, comme si ces baisers devaient avoir la vertu de lui donner confiance dans la vie.....

Mais Alfred Dreyfus ne pouvait sourire.....

Il avait espéré sortir de prison, la tête haute ; il avait espéré que la révision le rendrait à la vie telle qu'elle était autrefois ; mais, malgré ce nouveau jugement, la marque de la honte était encore imprimée sur son front ; ses ennemis avaient, encore une fois, triomphé ; pour tout le monde, il était encore l'homme qui a trahi sa patrie.....

Et d'avoir signé son recours en grâce lui était une douleur cuisante ; il se disait qu'il n'eût pas dû le faire...

Lucie le considérait avec anxiété ; elle devinait ses pensées et elle ne voulait pas qu'il s'y abandonnât...

— Ne pense pas à tout cela, Alfred, murmura-t-elle ; nous sommes obligés d'accepter notre destin ; nous ne pouvons nous révolter... Crois-moi, bientôt la lumière se fera.... Aies seulement un peu de patience. Il faut que tu

oublies tout... Lorsque tu seras près de nous, l'ignominie, les humiliations que tu as dû subir, tout s'effacera, tu verras... Je te guérirai de toutes tes douleurs... Reviens seulement près de nous, mon chéri. Même si le monde entier te condamnait aujourd'hui, un jour viendra où tes adversaires eux-mêmes seront obligés de reconnaître ton innocence. Maintenant, personne ne peut plus nous séparer. Viens vivre près de nous; tu retrouveras la santé et le bonheur.....

Dreyfus s'efforça de sourire et de chasser ses tristes pensées.

Le directeur de la prison, après avoir frappé discrètement à la porte, pénétra dans la cellule :

— Excusez-moi, madame, dit-il, il faut que je prenne avec votre mari des dispositions pour son départ.

— Mais nous partirons ensemble, répondit la jeune femme.

— Non, madame ; il vaudra mieux l'éviter. Votre mari partira cette nuit ; nous nous chargerons de tracer son itinéraire ; son départ ne sera rendu public que lorsqu'il sera loin déjà, j'ai reçu des ordres en conséquence. Vous pourrez le rejoindre en route.....

Le directeur exposa longuement son plan aux deux époux qui l'écoutèrent avec attention et quand il eut fini, Lucie prit congé ; elle quitterait Rennes le lendemain, par le train de onze heures du matin.....

Quant au capitaine, il fut mis en liberté à deux heures et demie du matin et il quitta aussitôt la prison militaire.

Un landau, commandé d'avance, attelé de deux chevaux bails, s'arrêta à l'heure dite près de la place de la Mairie.

Le cocher avait reçu l'ordre de suivre les quais du canal de la Vilaine et de se rendre en passant par la pla-

ce Laennec à l'angle de la rue Saint-Hélier et du boulevard Laennec.

A peine la voiture s'était-elle arrêtée que deux personnes, dont l'une était Dreyfus, qui venaient de sortir de la prison, y prenaient place.

La voiture fit aussitôt demi-tour et sortit de Rennes, à toute allure.

Une pluie pénétrante et fine tombait.

Bientôt, la voiture eut dépassé les dernières maisons des faubourgs ; elle se dirigea alors vers le village de Vern, qui est la première station de la ligne allant de Rennes à Chateaubriant.

Ce village n'est qu'à dix kilomètres de la capitale de la Bretagne ; la distance fut donc assez vite franchie.

Après avoir tourné à gauche dans le village, la voiture s'engagea dans l'avenue conduisant à la gare. A cinquante mètres de la gare, les deux voyageurs descendirent et firent le reste du trajet à pied.

Le train ne tarda pas à arriver et les deux hommes prirent place dans un compartiment vide.

Il était quatre heures 15 minutes, et ils arrivèrent à Nantes à huit heures 17.

Dès que le malheureux capitaine eut mis le pied sur le quai de la gare de Nantes, trois hommes s'avancèrent vers lui.

C'étaient son frère Mathieu, son neveu Paul Valabregue et le journaliste Jules Huret.

Après un rapide et frugal déjeuner au buffet, les quatre hommes montèrent rapidement dans l'express de Bordeaux, qui était en gare. Le commissaire, qui avait accompagné Dreyfus depuis la prison de Rennes jusqu'à Nantes prit congé de l'officier et de ses amis.

De Bordeaux à Cette, de Cette à Avignon, le train va bercer pendant de longues heures le malheureux qui rentre dans sa famille...

Pendant tout le trajet, malgré les efforts de ses compagnons pour le distraire, il ne parla presque pas... Il regardait pensivement le paysage qui défilait derrière les portières du wagon...

C'est à peine si, à Nantes, il s'était écrié en regardant son neveu Paul Valabrègue :

— Comme tu as changé, mon grand garçon !...

Enfin, Jules Huret parvient à tirer de lui quelques mots en lui posant cette question :

— Comment, vous expliquez-vous cette animosité contre vous qui a régné depuis 1894 dans les bureaux de l'Etat-Major ?...

— Je crois, répond le capitaine, que c'est assez complexe à expliquer. D'abord, on me croyait coupable ; la majorité de mes camarades ne pouvaient soupçonner qu'on s'était lancé de gaîté de cœur dans une pareille affaire, sans preuves sérieuses...

« Ensuite, il y a l'antisémitisme latent...

« Enfin, sans doute aussi, mon caractère a dû y être pour quelque chose...

— J'ai été la victime des idées d'un moment. Je n'en conserve aucune amertume. Je n'ai pas de haine contre ceux qui m'ont fait tant de mal... Je n'éprouve pour eux que de la pitié...

« Je n'ai pas voulu ma grâce ; je l'ai acceptée seulement comme un soulagement à ma douleur et à celle de ma femme car nous avons bien besoin d'un peu de répit.

« Mais cette grâce n'enlève rien à ma résolution de poursuivre ma réhabilitation. Je ne connais pas l'injure et la menace, mais je ne connais pas non plus la faiblesse. Je parle de la faiblesse morale.

Et ceci dit, le malheureux retombe dans son mutisme...

Il est libre, oui, mais il n'est pas réhabilité... Pour lui, il ne peut être question de bonheur.

Pendant ce temps, Jules Huret conte au jeune Paul Valabrègue, qui n'a pu assister au procès de Rennes quelques épisodes des manifestations qui se sont produites dans la rue.

— C'est en grande partie au professeur Basch, dit-il, que l'on doit le revirement de la population rennaise. Il a fait preuve d'un « cran » magnifique. Imaginez-vous qu'un soir, alors que la population le conspuait en criant :

— A bas, Basch !... A bas, Basch !...

Il se tourna vers les manifestants et, le sourire aux lèvres, faisant d'un geste signe qu'il voulait parler, il cria :

— Mes amis, je vous en supplie, n'écorchez pas ainsi nos oreilles : A bas, Basch ! c'est affreux ! criez, je vous en prie : « A mort, Basch ! » ce sera beaucoup plus euphonique !...

Le jeune homme et Mathieu se mirent à rire ; le capitaine, lui-même sourit légèrement et dit :

— Oui, j'ai eu de braves défenseurs et je suis très reconnaissant à tous. Je n'oublierai jamais ceux qui, en ces jours terribles, sont venus à moi et m'ont fait confiance ; ceux qui ont osé affirmé à la face de tous qu'ils avaient foi en mon innocence !... C'est cela qui m'a le plus réconforté ; dans mon exil à l'île du Diable, je me sentais isolé... Je n'aurais jamais pensé que tant d'hommes, en France, s'occupaient de moi ! Oh ! je saurai leur dire merci plus tard, lorsque j'aurais enfin fait triomphé ma cause !...

CHAPITRE DXXIII

UNE BELLE FAMILLE.

— Carpentras ! Cinq minutes d'arrêt !...

Les employés de chemin de fer crient à pleine voix.

Quatre hommes descendent d'un compartiment de première classe. Devant la gare une voiture, conduite par un vieux cocher, qui serre la main des voyageurs, les attend. Ils y montent et, à un trot rapide, le petit cheval bai, attelé au vieux coupé un peu démodé, file sur la route.

Bientôt, la ville est dépassée...

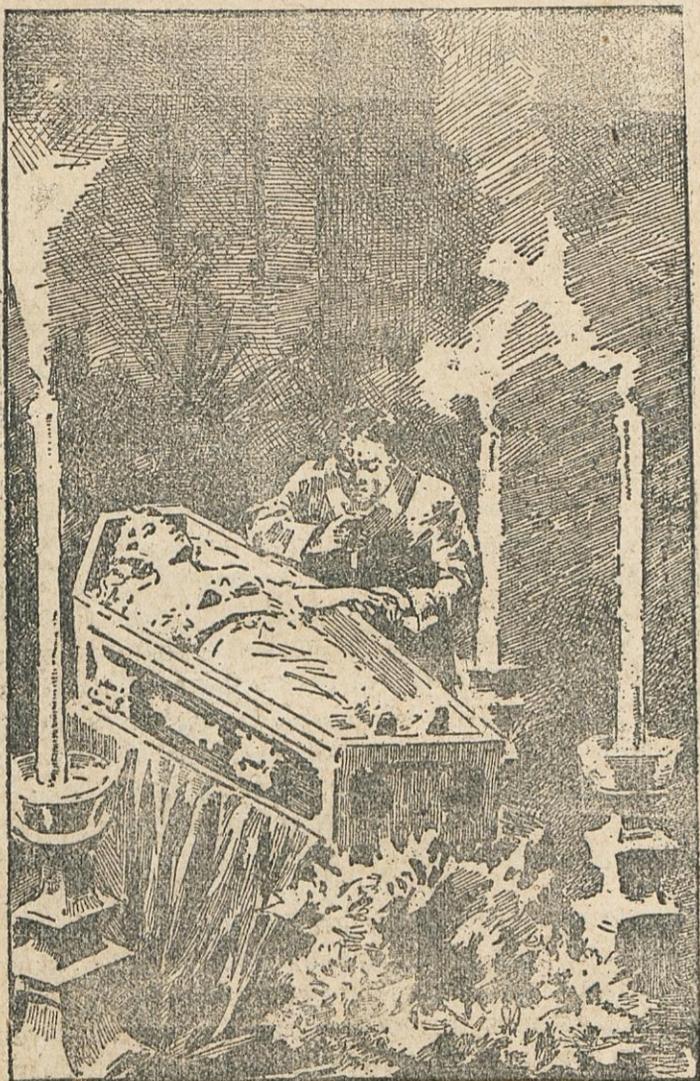
La voiture franchit sur un pont de pierre, la ligne de chemin de fer d'intérêt local qui relie Carpentras à l'Isle-sur-Sorgues.

C'est une campagne gracieuse, ensoleillée...

A une portée de fusil, on aperçoit deux pins gigantesques, à droite de la route encaissée et défoncée par les lourds tracteurs agricoles et bordée de haies vives.

La voiture arrive près des pins ; c'est l'entrée de la charmante villa habitée par la famille Valabrègue.

Voici l'allée étroite qu'obscurcit un dôme de verdure et la grille s'ouvre sur un parterre dont, pendant cinq années, les fleurs ne furent jamais cueillies.



Il enfonça résolument l'aiguille dans le bras de Lady Margaret..... (p. 4255).

La construction ne comporte qu'un seul étage ; mais il est vaste et de dimensions harmonieuses.

Au rez-de-chaussée, un salon, une salle à manger, un fumoir, meublés avec un luxe sobre, c'est là qu'un livre à la main ou travaillant pour les pauvres, la sœur de l'innocent a attendu l'heure de la justice.

La sœur d'Alfred Dreyfus a épousé un industriel de Carpentras : M. Valabrègue, établi dans la région depuis bien longtemps.

L'affection qui unit Dreyfus à sa sœur plus âgée que lui d'une dizaine d'années est touchante. C'est elle qui l'a élevé, remplaçant pour lui la mère trop tôt disparue.

Elle s'était longtemps énorgueillie des succès de son jeune frère, n'était-il pas un peu son fils. Cet officier brillant, attaché à l'Etat-Major, n'était-il pas un son élève ?

Lorsque survint l'épouvantable catastrophe en 1894, Mme et M. Valabrègue et leur fils Paul, âgé de dix-huit ans prirent le deuil, cessèrent de recevoir et, abîmés dans leur douleur, mais convaincus de l'innocence du condamné, de l'effroyable erreur qui crucifiait toute une famille, ils s'enfermèrent dans leur villa, une petite propriété entourée d'un jardin fleuri, ombragé de grands arbres où ils avaient l'habitude de passer l'été...

Mme Valabrègue ne sortit plus de cette retraite.

Il se passa trois ans sans que personne autour d'eux ne prononçât le nom du martyr...

Georges Thiébaud en se portant candidat aux élections législatives de mai 1898 avait juré de faire justice de la famille du « traître ». Il voulait faire émigrer le beau-frère et le neveu de Dreyfus d'une circonscription qu'il avait choisie pour s'y faire élire.

La tentative de mouvement anti-sémite qu'il provoqua entraîna certains à proférer des insultes à l'adresse de la famille du martyr ; mais l'intervention du candidat socialiste Gabriel Bertrand, un révisionniste de la pre-

mière heure, avait ramené rapidement la population à de meilleurs sentiments.

Ce matin-là, toutes les fleurs du parterre ont été cueillies.....

Et lorsque le martyr passe la grille, des bras s'ouvrent devant lui :

— Alfred, toi, enfin, mon petit...

Une longue étreinte joignit la sœur aînée et le cadet ; puis, son beau-frère le serra à son tour sur son cœur.

— Lucie et les enfants seront là, tout à l'heure, dit ensuite Mme Valabrègue. Elle a dû passer par Paris pour les prendre.....

Mais en franchissant le seuil du salon fleuri pour fêter son retour, le martyr s'arrêta et il dut s'appuyer au chambranle de la porte.

Cet accueil affectueux lui rappelait trop cruellement tous ses espoirs déçus, il avait tant rêvé au jour où il rentrerait auprès des siens...

Et c'était en vain qu'il y revenait...

— Seigneur !... revenir ainsi, quelle tristesse...

— Courage, mon petit, dit Mme Valabrègue, venant lui prendre les mains... Soit fort, comme tu l'as été jusqu'à présent... Rien n'est fini !

— Non, rien n'est fini ! répéta Mathieu, comme un écho ; au contraire, tout recommence.....

Alfred se jeta au cou de sa sœur, comme pour chercher un appui contre cette épaule où il s'était si souvent blotti lorsqu'il était enfant.

— Pourquoi dois-je tant souffrir... ? gémit-il.

— Ne te plains pas ainsi, Alfred, redresse-toi... Dieu sait bien ce qu'il fait ; rien n'arrive sans sa permission et de tout mal doit sortir un bien, un jour ou l'autre... Voistu, mon grand, nous recevons du ciel une force proportionnée à nos épreuves si nous savons ne pas nous aban-

donner sous les coups du destin... Résigne-toi à attendre encore et réjouis-toi de ton retour parmi nous... Pense aux longues années de séparation et quel va être notre bonheur d'être réunis...

Quelques heures plus tard, Lucie et les deux enfants arrivèrent.

— Père, père chéri, cria la petite Jeanne en se jetant dans ses bras, comme je suis contente de te revoir enfin...

Pierrot se blottit contre lui en répétant d'un air à la fois ravi et étonné :

— Papa... papa...

— Comme ils ont changé ! murmura le malheureux capitaine en s'agenouillant près d'eux.

Il cacha son visage dans les boucles blondes de la petite fille et sanglota éperdument en murmurant des mots incohérents.

L'enfant prit son visage entre ses petites mains en disant :

— Il ne faut plus pleurer, papa, nous t'aimons beaucoup, beaucoup... Tu verras comme nous serons sages, pour que tu sois content...

Il serra l'enfant dans ses bras, si fort, que celle-ci s'écria un peu effrayée :

— Nous t'aimons tant, papa... Ne pleure plus !

Lucie pleurait doucement ; elle ne trouvait pas une parole.

Enfin, elle vint s'appuyer à l'épaule de son mari en disant :

— Maintenant, Alfred, il faut tout oublier... Tu es près de nous... Nous tenterons d'effacer le souvenir de ces tristes années, qui ont été si pénibles pour toi... Regarde tes enfants, pense à nous... vis un peu dans le présent..... sois heureux.....

Le malheureux eut un sourire amer :

— Je le voudrais bien, Lucie ; mais je ne le peux pas encore. Il me faudra m'adapter à cette nouvelle vie... Sans doute, avec le temps... Mais, maintenant, j'ai encore trop mal.....

— Ne te décourage pas, Alfred ; tout changera... la lutte n'est pas terminée...

— Non certes, intervinrent Mathieu et M. Valabrègue, au contraire ; elle ne fait que commencer, tu verras.

Un sourire sceptique glissa sur les lèvres du capitaine :

— Cela en vaut-il bien la peine ? murmura-t-il. Crois-tu vraiment à la victoire, Mathieu... ? et toi Paul ?... La marque d'infamie est toujours sur moi, mais qui me l'enlèvera... me l'enlèvera-t-on jamais ?... Pour l'instant, je ne suis qu'un traître qui a sollicité sa grâce et qui l'on a eu pitié... C'est un poids dur à porter, mes amis...

— C'est justement pour cela qu'il faut lutter, Alfred, dit M. Valabrègue. Si ce n'est pour toi, c'est pour tes enfants, pour ton frère, pour Paul... Nous sommes tous solidaires et nous serons perdus ou sauvés ensemble. Sois énergique et fort.

Le pauvre homme se redressa et s'accrocha au bras de son frère :

— Vous avez raison, je le comprends, mais je suis lâche et si faible !

— La force te reviendra, Alfred, dit Mme Valabrègue, pour l'instant, mes enfants, passons à table... Pense, Alfred, que nous avons tué le veau gras, c'est aujourd'hui le jour du retour de l'enfant prodigue...

— Mais votre « enfant prodigue » est bien vieux et bien las et ce n'est pas son désir qui l'a séparé de vous...

Enfin, grâce à Mme Valabrègue et à Lucie, la conversation dévie ; on conte à Dreyfus les mille petites nouvelles familiales qu'il a ignorées pendant sa longue ab-

sence ; il sourit parfois des espiègleries de Pierrot et de Jeanne ; il semble par instants.....

Une tiédeur vient du jardin par la porte-fenêtre ouverte ; on va prendre le café sous la marquise vitrée et Dreyfus qui, déjà, se redresse, murmure d'une voix étouffée :

— Je crois rêver.....

*
**

Le lendemain, le facteur apporte au prisonnier libéré une lettre étrange. Elle vient d'Angleterre et émane d'un éditeur anglais :

« Monsieur, dit cette lettre, maintenant que vous êtes libéré, vous allez avoir des loisirs. N'avez-vous pas pensé à écrire vos « Mémoires » ? Nous sommes certains que cette pensée vous est venue.

« Voudriez-vous nous accorder l'exclusivité de la publication de cette œuvre ?... Nous serions prêts à faire pour cela d'assez gros sacrifices ; nous vous offrons quarante mille livres sterling, soit environ au cours actuel un million de francs français si vous voulez autoriser cette publication... »

Dreyfus ne lit pas plus avant, il laisse retomber la lettre avec dédain.

— Ma parole, murmure-t-il, ils me prennent pour un autre Esterhazy !

— Qu'est-ce donc ? demande Lucie, étonnée.

— Lis, dit Alfred, lui tendant la feuille.

— Oh ! je te comprends, dit la jeune femme après avoir parcouru la missive ; pour tout l'or du monde, j'es-

père bien que tu ne réévoqueras pas tes souffrances ; ce serait les éprouver de nouveau.....

— Non, ma chérie, sois tranquille ; rien, sauf le souci de laver mon nom de cette tache d'infamie ne me fera sortir de ma réserve et de ma retraite. Et même cela, je ne le ferais que pour nos enfants et la famille...

Lucie prend la main de son mari et l'embrasse affectueusement.

Déjà, ce matin, le visage de la victime de la plus atroce erreur judiciaire du dix-neuvième siècle, est plus reposé ; il sourit plus facilement ; cependant, il conserve une ride douloureuse qui va des ailes du nez aux commissures des lèvres.

Le soleil joue sur les vitres de la marquise ; à travers le jardin, les deux enfants courent à la poursuite des papillons qui peuplent encore le jardin, malgré l'approche de l'automne.

Les deux petits parisiens s'émerveillent. Toute la flore du charmant parc les enchante ; les feuillages qui commencent à se rouiller, le gazon de la pelouse encore vert, les massifs de jurns, les berceaux de vigne vierge et de clématite et, au fond du potager, les cabanes où vivent les lapins, les poules, les pigeons, tout les amuse et leur arrache des cris joyeux.

En les entendant, le père, si longtemps sevré des joies paternelles, sourit doucement...

— Comme ils sont heureux, dit Lucie.

Et Alfred Dreyfus ajoute :

— Je te remercie, ma chérie, d'avoir insisté... Quelque crève-cœur que j'éprouve, il est bien compensé par cette joie de voir ces petits jouer sous mes yeux...

Et, à son tour, il prend la main de sa femme et la baise.



CHAPITRE DXXIV

TOUT RECOMMENCE

L'arrêt du Conseil de Guerre avait soulevé une partie de l'opinion française. Dans tous les journaux de gauche paraissaient des protestations enflammées.

Jamais les partisans de Dreyfus n'avaient été aussi nombreux.

L'« Aurore » avait ouvert une pétition et les signatures s'alignaient les unes au-dessous des autres sur le registre ouvert à cet effet dans le hall du journal.

M. Scheurer-Kestner, avant de mourir, avait écrit une dernière et vibrante protestation.

Emile Zola publiait une lettre ouverte à Mme Alfred Dreyfus. C'était un véritable document-massue, un document écrasant pour les adversaires du malheureux capitaine. Nous avons jugé intéressant d'en reproduire les principaux passages :

« Madame,

« On vous rend l'innocent, le martyr, on rend le mari à la femme, le père à ses enfants et ma première pensée est allée vers vous, vers la famille, enfin réunie... J'ai vécu avec vous cette minute précieuse, lorsque vous avez embrassé celui qui est ressuscité d'entre les morts, celui qui est sorti vivant de sa tombe, où on le croyait enseveli pour toujours. Malgré la douleur que je ressens en tant que citoyen français, malgré l'amertume que je partage avec tous ceux qui se révoltent contre la manière dont votre mari a été libéré, je suis heureux de le savoir en liberté, avec vous et vos enfants. Et ce jour, malgré tout, est jour de grande victoire et de grande joie...

« J'imagine votre premier soir, autour de la table familiale. La lampe est allumée les portes sont fermées et toutes les injures de la rue se brisent au seuil de la maison. Les deux enfants restent à côté de leur père, revenu d'un long voyage mystérieux. Ils l'embrassent; ils attendent patiemment l'histoire de ce voyage.....

« Quelle paix, quel espoir d'un avenir plus heureux entoure votre heureuse famille... La sœur aînée du héros s'occupe de lui avec tendresse; elle veut guérir, par son amour et par ses soins, les plaies que les bourreaux ont ouvertes... elle doit soigner l'homme crucifié qui revient vers elle... Une tranquillité infinie emplit la maison et cette pièce silencieuse où la famille est réunie dans la joie et le bonheur du retour après tant d'années de séparation. Nous restons dehors, dans l'obscurité et de les voir heureux nous récompense de tout ce que nous avons fait, de toutes les luttes que nous avons menés depuis des années, pour leur donner cette minute de bonheur suprême.

« J'avoue, que j'ai été entraîné à lutter uniquement par un sentiment de solidarité humaine, par pitié et par mon sentiment de la justice. Un innocent souffrait le martyr; c'est la seule chose que j'ai vu et je me suis jeté dans la bataille, pour contribuer à le délivrer. Dès que je fus convaincu de son innocence, j'imaginai sans cesse combien il devait souffrir dans sa prison, quelle torture il devait éprouver à rester enfermé dans une sombre cellule pour expier un crime qu'il n'avait pas commis...

« Quelle tempête sous ce crâne !... Quelle attente douloureuse, chaque jour déçue... Je ne pouvais supporter cette idée et tout mon courage provenait de ma pitié. Mon but était de faire finir cette souffrance... de soulever la pierre de sépulcre, afin que le malheureux puisse retourner vers sa famille, qui soignerait ses plaies.

« C'était une affaire de sentiment. Les hommes politiques hausseront les épaules et diront : « Grand Dieu, ce n'est qu'une question sentimentale !... » Oui, ils ont raison, mon cœur se brisait en pensant à ce malheureux, et j'aurais aidé n'importe quel homme se trouvant dans cette situation, qu'il fut juif, catholique ou mahométan !... Lorsque j'entrerai dans l'arène, j'étais persuadé qu'il s'agissait d'une simple erreur judiciaire, je ne connaissais pas encore l'atrocité du crime, commis envers cet homme, l'ignominie des hommes, qui le retenaient dans cet enfer...

« Ignorant tout cela, je n'éprouvais pas de colère contre les coupables et, simple écrivain, qui, par la pitié s'était dérobé à son métier de tous les jours, je n'avais pas de but politique, je ne travaillais pas pour un parti. Mon seul parti était simplement l'humanité.

« Ce ne fut que plus tard que je compris la difficulté de notre tâche. Lorsque la lutte devint plus âpre, lorsque je connus le nombre et la force de nos adversaires, je me rendis compte que la libération du prisonnier nous coûterait des efforts surhu-

mains. La société toute entière était liguée contre nous, mais pour nous, nous avons la force de la vérité !

« Il fallait susciter un miracle ! Combien de fois, au cours des ces deux années, ai-je perdu tout espoir !... Combien de fois ai-je cru, que je ne pourrais jamais le rendre à sa famille... Il était trop loin de nous... sa tombe était trop bien fermée et la pierre qui la couvrait, trop lourde ! Nous étions cent, mille, vingt mille, pour essayer de la soulever ; mais toutes les injustices, amassées sur la tombe, pesaient si lourd, que je craignais que nos bras ne fussent trop faibles, qu'ils ne parvinssent pas à soulever la pierre !...

« Il me semblait impossible de vaincre nos adversaires!...

« Peut-être pourrions-nous dévoiler la vérité après une longue lutte et demander justice!... Mais, entre temps, le malheureux serait mort, sa femme et ses enfants n'auraient plus jamais la joie de l'embrasser.

« Maintenant que nous sommes sûrs qu'il ne souffre plus, l'idée de son martyre ne dérangera plus notre sommeil et, je le répète encore une fois, ce jour est pour nous jour de joie et de fête.

« Tous nos cœurs s'unissent au vôtre ; il n'y a pas une femme, pas une mère qui ne serait pas émue à la pensée à cette première soirée à la maison, sous la lueur paisible d'une lampe où le ressuscité entouré de l'amour de sa famille, de l'affection du monde entier, unit sa joie à la vôtre.

« Sans doute, cette grâce a pour vous, madame, un goût amer. Est-il possible, qu'une douleur morale semblable vous soit infligée, après la douleur de l'attente ? N'est-il pas révoltant de se dire, qu'on a obtenu une grâce alors qu'on avait le droit de demander justice !...

« Le pis est que tout cela a été prémédité, pour terminer ce procès comme il a été commencé ! Les juges militaires ont de nouveau, trouvé le moyen de frapper l'innocent, pour innocenter les vrais coupables et ils ont ajouté à cela la comédie infâme de la pitié.

« — Tu veux ton honneur, ont-ils dit, nous te faisons l'aumône de ta liberté, pour que ta honte couvre les crimes de tes bourreaux !... »

« Dans toute l'histoire humaine il n'existe pas de crime aussi abominable que celui-ci contre la dignité humaine. User de la pitié pour masquer des mensonges, la trahison; User de la pitié pour écraser l'innocence et protéger les criminels, qui se promènent dans leurs resplendissants uniformes; les criminels qui n'ont pas honte de se montrer en plein jour; user de la pitié pour couvrir leurs crimes et cacher leurs machinations infâmes, c'est un fait inouï !...

« Et il est triste de voir le gouvernement d'un pays aussi puissant que le nôtre, se contenter de cette pitié, là où devrait luire la justice. Il est triste de voir le gouvernement trembler devant un parti, de constater qu'il est trop faible pour s'opposer à ces infâmies, qu'il croit pouvoir calmer le peuple à l'aide d'une injustice; qu'il rêve d'une paix hypocrite et empoisonnée.....

« Pourquoi le gouvernement a-t-il refusé la révision du procès par la cour de cassation ? Pourquoi a-t-il accepté le jugement injuste du Conseil de Guerre, de Rennes ? N'eût-il pas mieux valu sauver, l'honneur de la France, par une action énergique et juste ?

« Seule la justice, peut nous donner une paix continue ! Chaque nouvelle lâcheté entraînera une nouvelle révolte et ce qui, jusqu'à présent, nous a manqué c'est un ministère sans peur, décidé à faire son devoir, pour rétablir la justice en France, pour ramener sur le droit chemin le peuple aveuglé par des mensonges.

« Mais nous sommes déjà si résignés, que nous remercions le gouvernement d'avoir eu pitié de nous.

« Il a osé être bon !.....

« Quel courage, quelle bravoure que de se jeter au milieu des bêtes sauvages, sortant en masse de la forêt du passé et qui peuvent facilement le dévorer.

« Etre bon, si l'on ne peut être fort, est déjà un mérite!

« Et votre mari, madame, peut attendre tranquillement sa réhabilitation officielle; tout le pays le lui doit; car parmi tous les innocents vivant sur la terre, nul n'est plus innocent que lui!

« Laissez-moi vous dire, combien mon admiration est grande pour lui. Il a tant souffert à cause de la stupidité et de la méchanceté humaine, que nous voudrions panser ses plaies avec tout notre amour. Nous savons bien qu'il sera impossible de réparer la faute que la société a commise envers lui; qu'elle ne pourra jamais compenser toutes les douleurs qu'elle lui a infligées, Mais nous lui avons érigé un autel dans nos cœurs et nous lui présentons ce que nous possédons de plus pur et de plus précieux: notre estime, notre admiration, notre amour fraternel.

« Il est devenu un héros, un des plus grands héros de notre époque, car il a place dans le temple de l'avenir, il est entré dans cet endroit où seuls les dieux ont leur place, ces dieux, qui ont ému nos cœurs et font connaître en nous les fleurs de la bonté.

« Les lettres inoubliables, que votre mari vous a écrit, madame, sont la preuve la plus émouvante de son innocence torturée. Son destin a été plus tragique que celui de personne au monde; il a été abaissé plus que jamais ne le fut un être humain; mais je vous le dis, personne au monde ne possède l'estime et l'amour de tous à un tel degré que lui.

« Lorsque ses bourreaux voulurent l'humilier, ils inventèrent la comédie du procès de Rennes... Ils ne voulurent pas lui épargner cette terrible torture! Devant ce martyr épuisé, descendu de la croix, les gens ont défilé; lui crachant au visage, l'humiliant, le blessant, versant du vinaigre sur ses plaies. Et lui, l'innocent, le pauvre malade, il n'a pas bougé, sa force morale l'a aidé à garder son calme; il a souri à ses ennemis.

« Quel homme admirable, il a été pendant cette infâme comédie. Quelle attitude stoïque et courageuse a été la sienne...

Sans une plainte, sans un mot de reproche, il a attendu le résultat de la révision avec la certitude que son innocence et la vérité seraient un jour reconnues par le monde entier. Les générations futures admirèrent l'héroïsme de son attitude.

« Cependant, après des mois d'attente fiévreuse, après les preuves éclatantes de son innocence on a osé le condamner pour une seconde fois. Le destin s'est accompli...

« Nous sommes arrivés au sommet de la gloire, madame, et nous nous demandons si une réhabilitation officielle, une déclaration de son innocence, ajouterait un sens nouveau à ce qui est... A quoi servirait sa réhabilitation, puisque dans le monde entier il n'y a pas un seul homme d'honneur, qui ne soit convaincu de l'innocence de votre mari...

« Cet innocent est devenu le symbole de la solidarité humaine...

« Je cherche, dans l'histoire, un exemple semblable et je ne le trouve pas...

« Cet innocent a plus fait pour l'union des peuples, pour la solidarité humaine et pour la justice, que des centaines d'années de théories philosophiques et humanitaires... Pour la première fois, depuis que le monde existe, l'humanité entière a poussé un cri de révolte, l'humanité entière a éprouvé le même sentiment d'indignation et de dégoût contre l'injustice, l'humanité entière s'est unie pour la libération de cet innocent.

« Votre mari, madame, peut dormir tranquille, dans la paisible demeure..... il peut se reposer sans crainte dans vos bras... Nous les poètes, nous chanterons sa gloire... nous chanterons le martyr de cet innocent, sa douleur et la grandeur de son âme et nul homme de notre temps n'aura un monument ainsi glorieux, que celui, que nous allons lui ériger.

« On a déjà beaucoup écrit sur lui, il existe déjà toute une littérature, ayant pour but de démontrer son innocence et de glorifier ses souffrances.° Tous ses amis n'ont jamais cessé d'accumuler les preuves de l'admirable caractère de cet homme, pour expliquer clairement les machinations de ses adver-

saires et pour découvrir ainsi des documents, qui pourront plus tard démontrer tout à fait son innocence.

« C'est la postérité qui jugera, madame. Et elle vous apportera l'acquiescement glorieux... la réhabilitation devant le monde entier. Les générations futures condamneront et annuleront le jugement de leurs devanciers.

« Et nous, les poètes, nous nous chargerons de livrer les coupables à l'exécration du monde civilisé; nous les punirons en racontant leurs méfaits et nos œuvres immortelles empêcheront que leurs fautes soient jamais oubliés....

« Je sais bien que cette punition semble peu de chose aux âmes médiocres; à ceux qui ne vivent que dans le présent, une punition si lointaine paraît peu redoutable. Les gens, qui pensent ainsi, se contentent du triomphe quotidien; il leur suffit d'écraser sur leurs lourdes bottes tout ce qui croise leur chemin et le succès immédiat est leur seule récompense.

« Qu'importe la postérité pour ceux-là? La bassesse de leurs âmes les empêche de penser à l'immortalité. Tout ce qui nous a révolté, provient de cette idée que la mort mettra les coupables à l'abri d'une punition terrestre.

« Ne craignent-ils pas que leurs enfants soient écrasés par leurs fautes? Ne craignent-ils pas de leur laisser la honte comme unique héritage?

« Oh! les pauvres gens!... Ils ne se rendent pas compte, qu'ils ont eux-mêmes érigé un monument pour leur honte;

« Peut-on imaginer quelque chose de plus stupide que ce jugement de Rennes, qui a condamné pour la deuxième fois un innocent, dans l'unique but, de sauver l'honneur de l'armée... Ils n'ont pas prévu les conséquences de leur attitude; ils ont vu seulement le résultat immédiat.

« Ils devaient sauver les généraux coupables, et l'on ne se rendit pas compte, qu'on suscitait ainsi de graves soupçons contre toute l'Armée. Ce fut un véritable suicide des Conseils de Guerre.